An-Arkhê

Recueil documentaire

Association GROOLOT
Messeix, Auvergne Rhône-Alpes, France
an-arkhe@groolot.net

Droit de courte citation

Selon la directive Européenne 2001/29/CE du 22 mai 2001, et sa transposition en droit Français dans le code de la propriété intellectuelle (article L-122-5), ainsi que la jurisprudence française, est permis à quiconque de citer un passage d'une œuvre à condition que la longueur de ce dernier soit limitée à ce qui est nécessaire à la compréhension.

Table des matières

1 Ouverture **6**

2 Dysfonctionnements actuels **8**

3 Ce qu'apporte l'anarchie **28**

4 Clôture **41**

Bibliographie **44**

Articles de référence **61**

Références sonores **69**

1 Ouverture

1.1

Manuel González Prada et Joël Delhom. *De l'utilité des rebelles*. Trad. par Joël Delhom. Petite Bibliothèque Anarchiste. Nada éditions, 15 avr. 2022. 220 p. isbn : 9791092457483, p. 43

Si nous demandons à une « personne sérieuse » ce qu'elle entend par « anarchie », elle nous dira, comme si elle récitait un catéchisme :

> « L'anarchie est la dislocation sociale, l'état de guerre permanent, le retour de l'être humain à la barbarie primitive. »

Elle dira aussi que l'anarchiste est un ennemi juré de la vie et de la propriété d'autrui, un énergumène atteint d'une phobie universelle et destructrice, une espèce de bête sauvage égarée au cœur des villes. Pour beaucoup de gens, l'idéal de l'anarchiste se résume à faire le mal par plaisir.

1.2

Daniel Guérin. *L'anarchisme : de la doctrine à la pratique suivi de anarchisme et marxisme*. Nouvelle éd., revue et augmentée. Folio Essais 67. Gallimard, 9 nov. 2011. 288 p. isbn : 9782070324279, p. 19-21

Le vocable anarchie est vieux comme le monde. Il dérive de deux mots du grec ancien : $\alpha\upsilon$ (an) et $\alpha\rho\chi\eta$ (arkhê), et signifie quelque chose comme absence d'autorité ou de gouvernement. Mais le préjugé ayant régné pendant des millénaires, selon lequel les hommes

ne sauraient pas se passer de l'un ou de l'autre, anarchie a été entendu, dans un sens péjoratif : un synonyme de désordre, de chaos, de désorganisation.

Par anarchie, qu'il fit parfois la concession d'orthographier *anarchie* pour moins prêter le flanc à la meute de ses adversaires, Proudhon, plus constructeur malgré les apparences, que destructeur, entendait, comme on le verra, tout le contraire de désordre. À ses yeux, c'était le gouvernement qui est fauteur de désordre. Seule une société sans gouvernement pourrait rétablir l'ordre naturel, restaurer l'harmonie sociale. Pour désigner cette panacée, arguant que la langue ne lui fournissait point d'autre vocable, il lui plut de restituer au vieux mot anarchie son strict sens étymologique.

Mais la plupart [des] termes présentent un sérieux inconvénient : ils omettent d'exprimer l'aspect fondamental des doctrines qu'ils prétendent qualifier. Anarchie, en effet, est, avant tout, synonyme de socialisme. L'anarchiste est, en premier lieu, un socialiste qui vise à abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. L'anarchisme n'est pas autre chose que l'une des branches de la pensée socialiste. Une branche où prédominent le souci de la liberté, la hâte d'abolir l'État.

2 Dysfonctionnements actuels

2.1

Pierre-Joseph Proudhon. *Qu'est-ce que la propriété ? Recherches sur le principe du droit et du gouvernement*. Garnier Frères, 1849. 252 p. url : `https://fr.wikisource.org/wiki/Qu%E2%80%99est-ce_que_la_propri%C3%A9t%C3%A9_%3F`, p. 242-243

Anarchie, absence de maître, de souverain, telle est la forme de gouvernement dont nous approchons tous les jours, et que l'habitude invétérée de prendre l'homme pour règle et sa volonté pour loi nous fait regarder comme le comble du désordre et l'expression du chaos. [...] Tel est notre préjugé : tous autant que nous sommes nous voulons un chef ou des chefs.

2.2

Monique Pinçon-Charlot. *Les riches contre la planète. Violences oligarchiques et chaos climatique*. Idées-Débats. Textuel, 2 avr. 2025. 190 p. isbn : 9782386290626, p. 173-180

Chapitre 30 – Le Joyau de la couronne : les jets privés
En ce dernier jour de l'année 2024, je n'ai pas vu le soleil depuis plusieurs jours, je me sens triste et pourtant il faut que je mette un point final à ce livre dont le sujet, par définition, ne peut avoir de fin. Nous allons partir au-dessus des nuages dans un jet privé avec les commentaires d'un ami qui accompagne de temps à autres des milliardaires dans leurs aventures célestes.

« C'est le luxe : bois précieux, cuir, moquette douce

> et épaisse, tout a l'air lourd alors que la légèreté est la loi des airs. Les milliardaires doivent retrouver dans le ciel le faste dans lequel ils baignent sur la terre ! Ils ne doivent pas être dépaysés. Les robinetteries sont plaquées or ou argent ! Avec le silence en supplément ! »

On comprend mieux pourquoi en 2020, pendant le confinement lié à la pandémie mondiale du Covid-19, « le nombre de clients des jets privés a connu une croissance de 50% sur un an ». « On est allé jusqu'à acquérir près d'un avion par mois », selon Jean Valli, patron de *Valljet*, une des plus importantes compagnies d'aviation d'affaire européennes, qui précise que « les entreprises se sont aperçues que c'était un outil de mobilité sans précédent. Un confinement donc à géométrie sociale variable. Les milliardaires ont pu rejoindre des destinations lointaines, les Bahamas où Bernard Arnault possède une île, ou l'île Maurice, pour fuir les foules contagieuses.

Or, les jets privés sont un moyen de transport 50 fois plus polluant et dégradant pour le climat que le train. Quatre heures en jet privé représentent, selon une étude de l'ONG Transport & Environment, autant d'émissions de CO_2 que celles produites par un européen moyen pendant un an. Un simple aller et retour Paris – New York, c'est 1,5 tonne de carbone. Les émissions de CO_2 des jets privés ont augmenté en Europe de 31% entre 2005 et 2019, d'après l'ONG Transport & Environment.

Le jet privé de Bernard Arnault, première fortune de France, a émis durant le seul mois de mai 2022 176 tonnes de CO_2, selon le compte Instagram `@laviondebernard`, alors que la moyenne annuelle des émissions des 50% de Français les plus modestes est de 5 tonnes. Ce qui est déjà encore trop puisque, selon le GIEC, il faudrait réduire les émissions de CO_2 annuelles à 2 tonnes par terrien

d'ici à 2050, pour pouvoir contenir le réchauffement climatique à 2°C par rapport à l'ère pré-industrielle.

De surcroît, de nombreux vols concernent des distances plus ou moins courtes, facilement remplaçable par le train à grande vitesse. Ainsi, dans la même journée, Philippe Ginestet, patron de la chaîne de magasins Gifi et Tati, 170e fortune professionnelle de France selon le palmarès 2024 de Challenges, a pu utiliser son jet privé de Paris à Lille pour une réunion d'une heure, puis se rendre à Marseille toujours pour raison d'affaires et finir sa journée à Agen pour retrouver sa famille. Le lendemain ce fut un aller et retour pour inaugurer un magasin à Valence au sud de l'Espagne, selon le réalisateur de cinéma Brice Gravelle qui le suivait pour son film *Des idées de génie ? Dans les bagages d'un grand patron.*

Le kérosène, l'un des produits issus du raffinage du pétrole, est utilisé pour faire fonctionner les turboréacteurs des avions. Mais il continue à être exonéré de taxe pour la partie internationale du trajet des avions. La niche fiscale pour l'ensemble de l'aviation a représenté en 2022, selon l'ONG Transport & Environment, un manque à gagner de 4,7 milliards d'euros pour les caisses de l'État français.

Les inégalités sociales et écologiques sont criantes en ce qui concerne le rapport à l'aviation : 1% seulement de la population est responsable de 50% des émissions globales liées à l'aviation, 40% des Français n'ont jamais pris l'avion et 30% ne le prennent qu'une fois par an. Le mythe de la démocratisation du transport aérien est instrumentalisé par les plus riches pour faire valoir le principe de non discrimination et de libre circulation. C'est pourquoi ils « sont irrités par le suivi en ligne de leurs jets privés », selon une dépêche de l'AFP, alors qu'ils font tout pour voler dans le secret des cieux. Ils invoquent le droit au respect de leur vie privée et familiale, alors que les jets leur appartiennent le plus souvent à travers des sociétés,

c'est-à-dire une personne morale et non une personne physique. De toute façon, affaires et familles sont à ce point entremêlées dans l'oligarchie que Bernard Arnault pourra justifier n'importe lequel de ses déplacements privés pour raison d'affaires avec Xavier Niel, compagnon de sa fille Delphine, ou de ses quatre fils ! La connaissance des niveaux de pollution par les riches relève du droit à l'information. « Ce n'est pas une curiosité mal placée que de s'intéresser aux jets privés » écrit la juriste Suzanne Vergnolle dans une tribune intitulée : « Notre maison brûle, et certains l'observent confortablement depuis leur hublot ». Les hommes politiques se mobilisent alors : Julien Bayou, secrétaire national des Verts, déclare vouloir « déposer à l'automne un projet de loi interdisant les jets privés ». La réaction de Clément Beaune, le ministre délégué chargé des Transports, a été moins révolutionnaire : « Je pense qu'on doit agir et réguler les vols en jet privé. Cela devient le symbole d'un effort à deux vitesses. » Mais les réponses négatives de ses complices du gouvernement l'ont incité à plus de prudence, quelques jours plus tard sur France 2, en expliquant que « le sujet, c'est d'ouvrir le débat au niveau européen de manière responsable et en évitant justement des mesures ou des idées démagogiques du type interdiction ».

Les membres de l'oligarchie sont en effet sur le qui-vive, car dès qu'il y a une objectivation visuelle et donc compréhensible de l'ampleur des inégalités sociales et économiques, la vindicte populaire est assurée ! Or, les riches ont toujours préféré voler en catimini dans des jets privés qui permettent, à la différence du *yacht* ou de la limousine aux vitres teintées, d'être invisible, au moins avant que le *flight tracking* ne démontre que les riches contribuent avec leurs jets à l'aggravation du dérèglement climatique, tandis qu'on impose l'écologie du petit geste aux membres des classes laborieuses. La location de jets est une des solutions pour invisibiliser les voyages

des riches, mais cela peut être aussi l'immatriculation de leurs jets dans un paradis fiscal comme le Luxembourg, Aruba, Malte, ou l'île de Man, en utilisant des *sociétés-écrans* pour parachever leur opacité. Nous avons remarqué dans nos diverses recherches que plus le peuple en sait sur les forfaitures des riches, plus ceux-ci affinent leurs stratégies de camouflage. Le monde des jets privés symbolise ainsi la liberté de se déplacer sur la planète, la richesse, le secret des affaires, l'opacité, le séparatisme des capitalistes et leur célébration. L'acceptabilité sociale de cette forme de violence de classe incite les riches à s'inscrire dans l'idéologie du « développement durable » avec l'utilisation de « carburants d'aviation durable » (CAD). Les critères de durabilité concernent bien sûr la réduction des gaz à effet de serre liés aux énergies fossiles. Toutefois « les agrocarburants sont très loin d'être disponibles en quantité suffisante pour se substituer au pétrole fossile, soit 3,5% de la consommation mondiale de pétrole en 2025 », selon un de nos interlocuteurs bien informé. En raison de l'immensité des champs de soja et de colza qu'il nécessite, ce carburant pose en effet des problèmes de concurrence avec les terres destinées à l'alimentation des humains. Les biocarburants avancés, dérivés de matières premières non alimentaires, comme les déchets, les graisses animales et huiles de cuisson usagées, « ne seraient en mesure de fournir qu'au plus 10 à 11% de la consommation de carburant pour l'aviation en 2050, à condition qu'aucun autre secteur, maritime ou routier ne fasse appel à lui » selon ce même spécialiste. Les carburants d'aviation durable revenant très cher, les milliardaires propriétaires de jets privés seront peut-être les seuls à pouvoir se les accaparer, soignant leur image en affichant leur bonne volonté. Mais la recherche du profit à court terme est toujours là ! Ainsi la compagnie pétrolière britannique *Shell*, l'une des plus importantes sociétés multinationales, a repoussé le démarrage de son

usine géante de Rotterdam de 2025 à 2030 du fait d'une demande insuffisante qui ne permet pas de rentabiliser la production de 820 000 tonnes par an de carburant durable pour l'aviation.

Les ultra-riches bénéficient également d'aéroports spécifiques comme Le Bourget à Paris, premier aéroport européen de l'aviation d'affaires avec plusieurs dizaines de milliers de mouvement par an concernant les jets privés. L'aéroport de Farnborough, dans la banlieue de Londres en est un autre exemple. Les contrôles sont suffisamment souples pour éviter les files d'attente des touristes ordinaires, avec la possibilité de se faire déposer en limousine au pied de l'avion.

> « Avec un jet privé, on part quand on veut [selon un ami amené à partager ce moyen de transport pour des raisons professionnelles] c'est discrétion et flexibilité. Pas de risque de files d'attente chrono-phages, les voyageurs passent immédiatement sous un portique et leurs bagages sont rapidement scannés. Pas besoin de billets ; ni de multiplication de mesures de sécurité, inutiles dans cet entre-soi où tout un chacun a ses habitudes et la connaissance des risques et des bons gestes pour y faire face. Les jets permettent des vols esthétiques en décollant par exemple de l'aéroport du Bourget avec un virage qui permet une vue époustouflante sur Paris, ou bien en longeant les côtes au plus près de la mer, pour satisfaire les passagers. Ceux-ci ne sont jamais très nombreux, mais avec du personnel abondant et aux petits soins. »

Les riches cultivent donc leur séparatisme jusque dans le ciel, en y créant un espace à part. Des représentants de Bernard Arnault ont même demandé, en 2022, au ministère de l'Économie et des finances

la classification « secret-défense » de son dossier fiscal personnel, tant le plus riche de France redoutait l'arrivée d'Eric Coquerel, député LFI, à la présidence de la commission des finances de l'Assemblée Nationale, ce qui autorise à demander des informations concernant par exemple les riches fraudeurs fiscaux…La tentative aurait échoué (selon Mediapart, 11/12/2024).

Les puissants ne doivent pas connaître les entraves des frontières, ni les contraintes du monde ordinaire. La mondialisation des affaires permise par des avions à grande autonomie, entre 10 000 et 12 000 km, a rendu la notion de nationalité plus floue et le cosmopolitisme de classe en est facilité. La pressurisation des jets privés, moins élevée que celle des avions de ligne, réduit la fatigue des voyageurs avec notamment moins d'effets négatifs liés au décalage horaire. L'aviation d'affaire, moyennant une contribution non négligeable à la pollution, permet également aux capitalistes des effets multiplicateurs de leurs chiffres d'affaires.

Ce rêve de l'humain de voler au dessus de la terre demeure un symbole de puissance et de séparatisme incontestable. « Le joyau de la couronne » mais en même temps « le tueur du climat », comme m'a dit un proche de ce milieu, en précisant toutefois que dans le monde de l'aviation, le climato-scepticisme est absent, « car ils connaissent bien leurs niveaux de pollution et des conséquences sur la dégradation du climat ! » Mais la domination symbolique liée aux jets privés dans cet entre-soi défiant le « petit peuple » n'a pas de prix. C'est le seul moyen de transport qui incarne « les premiers de cordée », « les créateurs de richesses et d'emplois », qui ainsi ne risquent pas de croiser, comme dans une gare, « ceux qui ne sont rien ».

2.3

Max Stirner. *L'unique et sa propriété*. Sous la dir. de Joseph Calice. Trad. par Henri Lasvignes. Avec une introd. de Cécile Guérard. Nouvelle éd. la petite vermillon 126. La Table Ronde, 8 nov. 2018. 448 p. isbn : 9782710387114, p. 169

Je ne suis pas libre, je ne suis pas un être humain tant que je suis lié à un intérêt quelconque. Maintenant, bien qu'il m'importe peu d'être libre ou humain, je ne veux cependant laisser passer aucune occasion de m'imposer, de me faire valoir. La Critique m'offre cette occasion en m'enseignant que si quelque chose se fixe en moi et devient indestructible, j'en deviens moi le prisonnier et le valet, c'est-à-dire, j'en suis possédé. Un intérêt, qu'il s'attache à ce qu'on voudra, si je ne peux m'en détacher m'a comme esclave, et n'est plus ma propriété ; c'est moi qui suis la sienne. Admettons par suite l'enseignement de la Critique : ne laisser aucune parcelle de notre propriété prendre de la stabilité et ne nous trouver à notre aise que dans la décomposition.

2.4

Guérin, *L'anarchisme : de la doctrine à la pratique suivi de anarchisme et marxisme*, p. 47

> « La liberté ne peut et ne doit se défendre que par la liberté ; et c'est un contresens dangereux que de vouloir y porter atteinte sous le prétexte spécieux de la protéger. »

Quant au problème éthique, Bakounine est persuadé que l' « immoralité » est la conséquence d'une organisation vicieuse de la société. Il faut donc détruire cette dernière de fond en comble.

On ne peut moraliser que par la seule liberté. Toute restriction imposée sous le prétexte de protéger la morale a toujours tourné au détriment de celle-ci. La répression, loin d'avoir arrêté le débordement de l'immoralité, l'a toujours plus profondément et plus largement développée. Il est donc oiseux de lui opposer les rigueurs d'une législation qui empiéterait sur la liberté individuelle.

Pour les personnes parasitaires, oisives, malfaisantes, Bakounine n'admet qu'une sanction : la privation des droits politiques, c'est-à-dire des garanties accordées par la société à l'individu. De même, tout individu a le droit d'aliéner lui-même sa liberté, mais, alors, il est destitué de la jouissance de ses droits politiques pendant la durée de cette servitude volontaire.

2.5

Emma Goldman. *L'anarchisme, ce dont il s'agit vraiment : et autres textes anarcha-féministes*. Trad. par Léa Gauthier. Petite bibliothèque Payot 1186. Payot, 31 août 2022. 160 p. isbn : 9782228931175, p. 65-66

Si je devais résumer en un mot la tendance de notre époque, je dirais : la quantité. La multitude et l'esprit de masse dominent partout, détruisant la qualité. Notre vie entière – la production, la politique et l'éducation – repose sur la quantité, sur les nombres. Le travailleur qui tirait fierté de la minutie et de la qualité de son travail a été remplacé par des automates incompétents et écervelés qui produisent des choses en quantité astronomique, sans valeur pour eux-mêmes, et en général nuisibles pour le reste de l'humanité. Ainsi la quantité, au lieu d'ajouter confort et paix à nos vies, a simplement alourdi le fardeau des hommes.

Dans les affaires politiques, rien ne compte sauf la quantité. À

proportion de cette inflation, qu'il s'agisse des principes, des idéaux, de la justice, la rectitude est complètement flouée par le déploiement du nombre. Dans le combat pour la suprématie, les différents partis politiques se surpassent les uns les autres en ruses, tromperies, astuces et machinations louches, car ils sont confiants dans le fait que celui qui gagnera sera aussitôt acclamé par la majorité, adoubé en tant que vainqueur. Le succès est la seule chose qui vaille. Savoir quel en est le prix, le terrible coût humain, n'est jamais la question. Et nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour trouver la preuve de la vérité de cette triste réalité.

2.6

Stirner, *L'unique et sa propriété*, p. 354-355, 360

L'association, de quelque sorte qu'elle soit est ma création propre, ma créature, elle n'est pas sacrée, elle n'est pas une puissance spirituelle dominant mon esprit. De même que je ne puis être l'esclave de mes maximes, mais que je les soumets à une critique constante sans tenir compte des garanties qu'elles présentent, et que je ne donne aucune caution de leur validité, de même et bien moins encore, je ne me lie pour l'avenir à l'association et je ne lui engage mon âme, comme on dit, pour le diable et comme c'est réellement le cas pour l'État et pour toute autorité spirituelle, mais je suis et demeure pour Moi plus que l'État, l'Église, Dieu, *etc.*, et conséquemment aussi infiniment plus que l'association.

Dans l'association tu apportes ta puissance totale, tout tes moyens, et tu te fais valoir ; dans la société, tu es employé avec ta force de travail ; dans celle-là tu vis en égoïste, dans celle-ci en humain, en être religieux, tu es « comme un membre au corps du maître » : tu dois à la société ce que tu as, tu es obligé envers elle, tu es possédé

de « devoirs sociaux » ; l'association au contraire, tu l'utilises, et tu l'abandonnes, sans te préoccuper de devoirs ou de fidélité, quand tu ne vois plus à en tirer profit.

Si la société est plus que toi, c'est que tu la considères comme au-dessus de toi ; l'association n'est que l'instrument ou l'épée qui donne à tes forces naturelles plus de puissance et d'acuité ; l'association existe pour toi et par toi, la société au contraire te revendique pour elle et existe aussi sans toi ; bref la société est sacrée, l'association est ta chose propre : la société se sert de toi, tu te sers de l'association.

2.7

Guy Debord. *La société du spectacle*. Folio 2788. Gallimard, 1996. 208 p. isbn : 9782070394432, p. 15-16, 19-21, 25, 27, 30, 31, 40

Thèse 1

Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.

Thèse 3

Le spectacle se présente à la fois comme la société même, comme une partie de la société, et comme *instrument d'unification*. En tant que partie de la société, il est expressément le secteur qui concentre tout regard et toute conscience. Du fait même que ce secteur est *séparé*, il est le lieu du regard abusé et de la fausse conscience ; et l'unification qu'il accomplit n'est rien d'autre qu'un langage officiel de la séparation généralisée.

Thèse 4

Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images.

Thèse 9

Dans le monde *réellement renversé*, le vrai est un moment du faux.

Thèse 12

Le spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que « ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît ». L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà en fait obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence.

Thèse 13

Le caractère fondamentalement tautologique du spectacle découle du simple fait que ses moyens sont en même temps son but. Il est le soleil qui ne se couche jamais sur l'empire de la passivité moderne. Il recouvre toute la surface du monde et baigne indéfiniment dans sa propre gloire.

Thèse 23

C'est la plus vieille spécialisation sociale, la spécialisation du pouvoir, qui est à la racine du spectacle. Le spectacle est ainsi une activité spécialisée qui parle pour l'ensemble des autres. C'est la représentation diplomatique

de la société hiérarchique devant elle-même, où toute autre parole est bannie. Le plus moderne y est aussi le plus archaïque.

Thèse 25

La *séparation* est l'alpha et l'oméga du spectacle. L'institutionnalisation de la division sociale du travail, la formation des classes avaient construit une première contemplation sacrée, l'ordre mythique dont tout pouvoir s'enveloppe dès l'origine. Le sacré a justifié l'ordonnance cosmique et ontologique qui correspondait aux intérêts des maîtres, il a expliqué et embelli ce que la société *ne pouvait pas faire*. Tout pouvoir séparé a donc été spectaculaire, mais l'adhésion de tous à une telle image immobile, ne signifiait que la reconnaissance commune d'un prolongement imaginaire pour la pauvreté de l'activité sociale réelle, encore largement ressentie comme une condition unitaire. Le spectacle moderne exprime au contraire ce que la société *peut faire*, mais dans cette expression le *permis* s'oppose absolument au *possible*. Le spectacle est la conservation de l'inconscience dans le changement pratique des conditions d'existence. Il est son propre produit, et c'est lui-même qui a posé ses règles : c'est un pseudo-sacré. Il montre ce qu'il *est* : la puissance séparée se développant en elle-même, dans la croissance de la productivité au moyen du raffinement incessant de la division du travail en parcellarisation des gestes, alors dominés par le mouvement indépendant des machines ; et travaillant pour un marché toujours plus étendu. Toute communauté et tout sens critique se sont

dissous au long de ce mouvement, dans lequel les forces qui ont pu grandir en se séparant ne se sont pas encore *retrouvées*.

Thèse 29

L'origine du spectacle est la perte de l'unité du monde, et l'expansion gigantesque du spectacle moderne exprime la totalité de cette perte : l'abstraction de tout travail particulier et l'abstraction générale de la production d'ensemble se traduisent parfaitement dans le spectacle, dont le *mode d'être concret* est justement l'abstraction. Dans le spectacle, une partie du monde *se représente* devant le monde, et lui est supérieure. Le spectacle n'est que le langage commun de cette séparation. Ce qui relie les spectateurs n'est qu'un rapport irréversible au centre même qui maintient leur isolement. Le spectacle réunit le séparé, mais il le réunit *en tant que séparé*.

Thèse 30

L'aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé (qui est le résultat de sa propre activité inconsciente) s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir. L'extériorité du spectacle par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres gestes ne sont plus à lui, mais à un autre qui les lui représente. C'est pourquoi le spectateur ne se sent chez lui nulle part, car le spectacle est partout.

Thèse 43

> Alors que dans la phase primitive de l'accumulation capitaliste *l'économie politique ne voit dans le* prolétaire *que* l'ouvrier, qui doit recevoir le minimum indispensable pour la conservation de sa force de travail, sans jamais le considérer *dans ses loisirs, dans son humanité*, cette position des idées de la classe dominante se renverse aussitôt que le degré d'abondance atteint dans la production des marchandises exige un surplus de collaboration de l'ouvrier. Cet ouvrier, soudain lavé du mépris total qui lui est clairement signifié par toutes les modalités d'organisation et surveillance de la production, se retrouve chaque jour en dehors de celle-ci apparemment traité comme une grande personne, avec une politesse empressée, sous le déguisement du consommateur. Alors l'*humanisme de la marchandise* prend en charge *les loisirs et l'humanité* du travailleur, tout simplement parce que l'économie politique peut et doit maintenant dominer ces sphères *en tant qu'économie politique*. Ainsi *le reniement achevé de l'homme* a pris en charge la totalité de l'existence humaine.

2.8

Guérin, *L'anarchisme : de la doctrine à la pratique suivi de anarchisme et marxisme*, p. 32-33

Stirner accepte nombre de prémisses du communisme. Mais avec ce corollaire : si, pour les vaincus de la société actuelle, leur profession de foi communiste est un premier pas en avant dans la voie de leur totale émancipation, ils ne seront complètement « désaliénés », ils ne pourront vraiment mettre en valeur leur individualité qu'en

dépassant le communisme.

Aux yeux de Stirner, en effet, le travailleur, en régime communiste, demeure soumis à la suprématie d'une société de travailleurs. Ce travail, la société le lui impose, il n'est pour lui qu'un pensum.

Le communiste ne songerait guère, au-delà du travailleur, à l'homme, au « temps libre ». Il négligerait l'essentiel : lui permettre de jouir de soi comme individu, après qu'il a fait sa tâche comme producteur. Mais, surtout, Stirner entrevoit le danger d'une société communiste, où l'approbation collective des moyens de production conférerait à l'État des pouvoirs beaucoup plus exorbitant que dans la société actuelle : « Le communisme, par l'abolition de toute propriété individuelle, me rejette encore plus sous la dépendance d'autrui, la généralité ou la totalité, et, malgré qu'il attaque violemment l'État, son intention est d'établir aussi son État, (…) un état de choses qui paralyse mon activité libre, une autorité souveraine sur moi. Contre l'oppression que je subis de la part des propriétaires individuels, le communisme se soulève à juste titre, mais plus terrible encore est la puissance qu'il met aux mains de la totalité.

Proudhon peste tout autant contre le « système communiste, gouvernemental, dictatorial, autoritaire, doctrinaire » qui « part du principe que l'individu est essentiellement subordonné à la collectivité ». La notion qu'ont les communistes du pouvoir de l'État est absolument la même que celle de leurs anciens maîtres. Elle est même beaucoup moins libérale.

> « Comme une armée qui a enlevé les canons de l'ennemi, le communisme n'a fait autre chose que retourner contre l'armée des propriétaires sa propre artillerie. Toujours l'esclave a singé le maître. »

2.9

Céline Marty. *Travailler moins pour vivre mieux. guide pour une philosophie antiproductiviste*. Dunod, 13 oct. 2021. 200 p. isbn : 9782100821839, p. 129, 131-133

Pour Gorz, ces aspirations à un autre mode de vie s'expriment notamment en mai 1968 où les jeunes travailleurs et les étudiants demandent à ne plus perdre leur vie à la gagner et revendiquent d'autres formes d'organisation du travail, autour de l'idéal d'autogestion, mot d'ordre des années 1960 et 1970. À ces aspirations d'autonomie, le patronat répond par l'individualisation du travail, en considérant chaque travailleur comme un élément unique, avec une carrière propre, des efforts de travail individuels à rétribuer par un salaire individualisé. C'est une stratégie pour renforcer le lien de subordination tout en désamorçant la contestation : les travailleurs perdent leur conscience collective de classe, leur solidarité et leur envie de lutter ensemble. Le management promet la réussite à tous ceux qui acceptent les nouvelles règles du jeu et compte sur le consentement et l'adhésion du travailleur pour augmenter sa productivité. Il stimule et contrôle les facultés subjectives des individus d'inventivité, d'adaptation et de communication au service de l'organisation. Il évalue les travailleurs selon leurs traits de personnalité plutôt que sur des compétences personnelles collectives. La subordination devient personnalisée et invisibilisée. Le management distille mesquinerie et concurrence entre les salariés pour empêcher tout sentiment collectif. La mise au service de sa subjectivité vulnérabilise le travailleur, qui se sent personnellement mis en cause dans ses problèmes professionnels. Les changements systématiques d'organisation visent aussi à rendre l'expérience professionnelle obsolète pour saper la confiance des salariés en leurs compétences et leur ex-

périence : la direction attend d'eux qu'ils se plient à la logique procédurale du travail qu'elle détermine. Même les cadres dirigeants et les professions intellectuelles supérieures, catégorie socioprofessionnelle d'élite, subissent aussi des méthodes de domination d'autant plus humiliantes pour des travailleurs qui se croient au-dessus de tout ça : leur travail est normé, encastré et contrôlé par des contraintes procédurales et des évaluations infinies. Soumis à une pression permanente de résultats, ils acceptent les pires conditions de travail comme s'ils n'avaient pas le choix, parce qu'ils seraient remplacés par dix autres concurrents aux dents longues s'ils ne le faisaient pas. Même quand ils croient leur carrière acquise parce qu'ils ont atteint des postes à haute responsabilité, ils découvrent l'insécurité en se faisant licencier, à 50 ans, au nom d'une envie de sang neuf dans l'organisation.

Pour Linhart, pour se débarrasser de ce rapport d'obéissance, il faut supprimer le lien de subordination au cœur du salariat qui permet à l'employeur de s'emparer du travail. Cela stimulerait la discussion sur la finalité du travail et son organisation puisque les salariés ne devraient plus seulement obéir à l'autorité hiérarchique. L'enjeu est politique. Une organisation du travail construite sur la subordination fonde une société disciplinaire, qui n'a rien d'une démocratie fondée sur des citoyens libres. Dans le capitalisme paternaliste qu'analyse Gorz dès 1964 dans *Stratégie ouvrière et néo-capitalisme*, cette discipline passe par la captation par l'entreprise d'une main-d'œuvre passive et ignorante, formée non pas à un métier qui lui conférerait une autonomie et une dignité professionnelle, mais uniquement aux besoins spécifiques de l'entreprise, dont elle reste dépendante pour la suite de sa carrière. Cela conditionne une « société despotique, autoritaire, à la discipline et à la hiérarchie militaires, qui exige des travailleurs à la fois l'obéissance incondi-

tionnelle et la participation active à leur propre oppression ». Cette tendance de l'organisation du travail n'a pas changé aujourd'hui, même si la main d'œuvre est plus éduquée. Les formations sont très homogénéisantes, celles des cadres de commerce ou d'ingénieurs ainsi que celles plus techniques et ne stimulent pas l'esprit critique. Même si les individus sont aujourd'hui plus éduqués et potentiellement plus lucides que d'autres générations, leur capacité critique est noyée dans un flux permanent d'informations, de divertissement et un contexte général de précarité qui les met dans une situation trop instable pour leur permettre de remettre en question la situation qu'ils ont réussi à acquérir. Le contexte de précarité économique et d'incertitude pousse chacun, même les plus éduqués, à se soumettre au marché de l'emploi et à en accepter toutes les conditions.

C'est le récit néo-libéral lui-même, décrit Stiegler dans *« Il faut s'adapter »* en 2023[1], qui fait accepter cette situation de compétitivité permanente comme une fatalité inéluctable à laquelle il faut s'habituer. Cette situation n'est pourtant pas le fruit d'un ajustement automatique de variables économiques indépendantes de toute volonté politique. Le politologue américain Walter Korpi montre que le plein-emploi tout comme le chômage sont les résultats de politiques publiques précises : le plein-emploi des Trente Glorieuses était un horizon de long terme des élites de l'époque, qui l'ont imposé face aux buts de court terme des employeurs. À l'inverse, le chômage de masse des années 1980 résulte du choix politique de ne plus lutter contre les délocalisations et les licenciements. Les rachats d'entreprises françaises par des firmes internationales et les fermetures d'usines sont perçus comme inévitables alors que l'état a accepté

[1] Barbara Stiegler. *« Il faut s'adapter ». Sur un nouvel impératif politique*. Folio essais 695. Gallimard, 14 sept. 2023. 416 p. isbn : 9782073010032.

la libéralisation des capitaux et les délocalisations. Les discours inquiets sur les crises économiques à résoudre en travaillant toujours plus sont autant de moyens idéologiques de faire accepter les politiques destructrices des droits sociaux, en disciplinant la société par le chantage à l'emploi et la crainte du manque de ressources. Ce climat de peur sociale généralisée facilite la soumission aux autorités et empêche toute contestation politique profonde. C'est ce qui nous attend avec la crise économique et sociale post-crise sanitaire.

C'est par cette fonction de discipline politique que David Græber explique la prolifération des *bullshit* jobs. Pourquoi payer les gens à brasser de l'air ? Pour les occuper et contrôler leur temps de vie. Il vaut mieux qu'ils écrivent des rapports jamais lus ou produisent des biens destinés à être jetés plutôt que de vaquer à des occupations qu'ils choisiraient eux-mêmes. Notre société a peur de ce que font ceux qui ne « travaillent » pas selon les modalités déterminées par le marché. Tout ce qui ne rentre pas dans le moule social du travail, déterminé par l'État et le marché privé, est dangereux : il faut mieux inventer n'importe quel moule pour les occuper. Il est urgent de dénoncer cette fonction sociale coercitive du travail dans nos sociétés fondées sur l'emploi.

3 Ce qu'apporte l'anarchie

3.1

Goldman, *L'anarchisme, ce dont il s'agit vraiment : et autres textes anarcha-féministes*, p. 36-37, 55-56

Condamner demande moins d'effort mental que penser. L'indolence intellectuelle, omniprésente dans la société, prouve que cette affirmation n'est que trop vraie. Au lieu d'aller au fond des idées reçues, d'examiner leurs origines et leur sens, la plupart des gens préfèrent condamner et cantonnent leurs idées à quelques définitions superficielles et préjudiciables.

L'anarchisme oblige l'homme à penser, à chercher, à analyser toutes les propositions.

L'anarchisme signifie la libération de l'esprit humain de la domination de l'Église ; la libération du corps humain de la domination de la propriété ; la libération de la contrainte du gouvernement.

L'anarchisme signifie un ordre social basé sur le groupement libre des individus afin qu'une réelle richesse sociale soit produite ; un ordre qui garantira à tous les êtres humains un libre accès à la terre et une pleine jouissance des nécessités de la vie, en accord avec les désirs, les goûts et les inclinations de chaque individu.

Il ne s'agit pas là d'une fantaisie débridée ou d'une aberration intellectuelle. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés des hommes et des femmes intellectuelles du monde entier ; une conclusion résultant d'une observation précise et studieuse des tendances de la société moderne : la liberté individuelle et l'égalité économique sont des forces jumelles accouchant de ce qu'il y a de meilleur et de plus

juste en l'homme.

3.2

Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?*, p. 246-251

Pour déterminer la liberté, nous ne réunissons donc pas sans discernement la communauté et la propriété, ce qui serait une éclectisme absurde. Nous recherchons par une méthode analytique ce que chacune d'elles contient de vrai, de conforme au vœu de la nature et aux lois de la sociabilité, nous éliminons ce qu'elles renferment d'éléments étrangers ; et le résultat donne une expression adéquate à la forme naturelle de la société humaine, en un mot la liberté.

La liberté est égalité, parce que la liberté n'existe que dans l'état social, et que hors de l'égalité il n'y a pas de société.

La liberté est anarchie, parce qu'elle n'admet pas le gouvernement de la volonté, mais seulement l'autorité de la loi, c'est-à-dire de la nécessité.

La liberté est variété infinie, parce qu'elle respecte toutes les volontés, dans les limites de la loi.

La liberté est proportionnalité parce qu'elle laisse toute latitude à l'ambition du mérite et à l'émulation de la gloire.

La liberté est essentiellement organisatrice : pour assurer l'égalité entre les hommes, l'équilibre entre les nations, il faut que l'agriculture et l'industrie, les centres d'instruction, de commerce et d'entrepôt, soient distribués selon les conditions géographiques et climatériques de chaque pays, l'espèce des produits, le caractère et les talents naturels des habitants, *etc.*, dans des proportions si justes, si savantes, si bien combinées, qu'aucun lieu ne présente ni excès ni défaut de population, de consommation et de produit. Là commence

la science du droit public et du droit privé, la véritable économie politique.

La politique est la science de la liberté : le gouvernement de l'homme par l'homme, sous quelque nom qu'il se déguise, est oppression ; la plus haute perfection de la société se trouve dans l'union de l'ordre et de l'anarchie.

3.3

Goldman, *L'anarchisme, ce dont il s'agit vraiment : et autres textes anarcha-féministes*, p. 54

Ce n'est que par la liberté que l'humain peut atteindre son plein développement. Ce n'est que par la liberté qu'il apprendra à penser et à se mouvoir, et à donner le meilleur de lui-même. Ce n'est que par la liberté qu'il envisagera la vraie force des liens sociaux qui unissent les êtres humains entre eux, et qui sont la véritable fondation d'une vie sociale normale.

3.4

Guérin, *L'anarchisme : de la doctrine à la pratique suivi de anarchisme et marxisme*, p. 27-28

Le bulletin de vote, entre les mains d'un peuple dont l'éducation a été volontairement négligée, est une supercherie savante, dont seule profite la coalition des barons de la propriété, du commerce et de l'industrie.

Mais la théorie de la souveraineté du peuple contient en elle-même sa négation. Si le peuple tout entier était vraiment souverain, il n'y aurait plus de gouvernants, plus de gouvernés. Le souverain serait réduit à zéro. L'état n'aurait plus la moindre raison d'être,

il s'identifierait avec la société, il disparaîtrait dans l'organisation industrielle.

Pour Bakounine, « le système représentatif, loin d'être garantie pour le peuple, crée et garantit, au contraire, l'existence permanente d'une aristocratie gouvernementale contre le peuple ». Le suffrage universel est un tour de passe-passe, un leurre, une soupape de sûreté, un masque derrière lequel « se cache le pouvoir réellement despotique de l'État, fondé sur la banque, la police et l'armée », « un moyen excellent pour opprimer et pour ruiner un peuple, au nom même et sous le prétexte d'une soi-disant volonté populaire ».

L'anarchiste ne croit guère à l'émancipation par le bulletin de vote.

3.5

Pierre Kropotkine. *La morale anarchiste suivi de L'esprit de révolte*. Petite bibliothèque Payot 1197. Payot, 5 oct. 2022. 112 p. isbn : 9782228931731, p. 42-45

Ainsi nous voyons qu'en observant les sociétés animales, – non pas en bourgeois intéressé, mais en simple observateur intelligent – on arrive à constater que ce principe : « Traite les autres comme tu aimerais à être traité par eux dans des circonstances analogues » se retrouve partout où il y a société.

Et quand on étudie de plus près le développement ou l'évolution du monde animal, on découvre […] que ce principe, traduit par un seul mot, Solidarité, a eu, dans le développement du règne animal, une part infiniment plus grande que toutes les adaptations pouvant résulter d'une lutte entre individus pour l'acquisition d'avantages personnels.

Il est évident que la pratique de la solidarité se rencontre encore

plus dans les sociétés humaines. Déjà les sociétés de singes, les plus élevées dans l'échelle animale, nous offrent une pratique de la solidarité des plus frappantes. L'homme fait encore un pas dans cette voie, et cela seul lui permet de préserver sa race chétive au milieu des obstacles que lui oppose la nature et de développer son intelligence.

Quand on étudie les sociétés de primitifs [...], on voit dans leurs petites communautés la solidarité pratiquée au plus haut degré envers tous les membres de la communauté.

Voilà pourquoi ce sentiment, cette pratique de solidarité, ne cesse jamais, pas même aux époques les plus mauvaises de l'histoire. Lors même que des circonstances temporaires de dominations, de servitude, d'exploitation font méconnaître ce principe, il reste toujours dans la pensée du grand nombre, si bien qu'il amène une poussée contre les mauvaises institutions, une révolution. Cela se comprend : sans cela, la société devrait périr.

Pour l'immense majorité des animaux et des hommes, ce sentiment reste, et doit rester à l'état d'habitude acquise, de principe toujours présent à l'esprit, alors même qu'on le méconnaît souvent dans les actes.

C'est toute l'évolution du règne animal qui parle en nous. Et elle est longue, très longue : elle compte des centaines de millions d'années.

Lors même que nous voudrions nous en débarrasser, nous ne le pourrions pas. Il serait plus facile à l'homme de s'habituer à marcher à quatre pattes que de se débarrasser du sentiment moral. Il est antérieur, dans l'évolution animale, à la posture droite de l'homme.

Le sens moral est en nous une faculté naturelle, tout comme les sens de l'odorat et le sens du toucher

Quant à la Loi et à la Religion qui, elles aussi, ont prêché ce principe, nous savons qu'elles l'ont simplement escamoté pour en couvrir

leur marchandise – leurs prescriptions à l'avantage du conquérant, de l'exploiteur et du prêtre. Sans ce principe de solidarité dont la justesse est généralement reconnue, comment auraient-elles eu prise sur les esprits ?

Elles s'en couvraient l'une et l'autre, tout comme l'autorité qui, elle aussi, réussit à s'imposer en se posant pour protectrice des faibles contre les forts.

En jetant par-dessus bord la Loi, la Religion et l'Autorité, l'humanité reprend possession du principe moral qu'elle s'est laissé enlever afin de soumettre à la critiquer et de le purger des adultérations dont le prêtre, le juge et le gouvernant l'avaient empoisonné et l'empoisonnent encore.

Mais nier le principe moral parce que l'Église et la Loi l'ont exploité, serait aussi peu raisonnable que de déclarer qu'on ne se lavera jamais, qu'on mangera du porc infesté de trichines et qu'on ne voudra pas de la possession communale du sol, parce que le Coran prescrit de se laver chaque jour, parce que hygiéniste Moïse défendait aux Hébreux de manger le porc, ou parce que la Charia (le supplément du Coran) veut que toute terre restée inculte pendant trois ans retourne à la communauté.

3.6

Kropotkine, *La morale anarchiste suivi de L'esprit de révolte*, p. 45-46

[…] Ce principe de traiter les autres comme on veut être traité soi-même, qu'est-il, sinon le principe même de l'Égalité, le principe fondamental de l'Anarchie ? Et comment peut-on seulement arriver à se croire anarchiste sans le mettre en pratique ?

Nous ne voulons pas être gouvernés. Mais, par cela même, ne

déclarons-nous pas que nous ne voulons gouverner personne ? Nous ne voulons pas être trompés, nous voulons qu'on nous dise toujours rien que la vérité. Mais par cela même, ne déclarons-nous pas que nous-mêmes ne voulons tromper personne, que nous nous engageons à dire toujours [...] rien que la vérité [...] ? Nous ne voulons pas qu'on nous vole les fruits de notre labeur ; mais, par cela même, ne déclarons-nous pas respecter les fruits du labeur d'autrui ?

De quel droit, en effet, demanderions-nous qu'on nous traitât d'une certaine façon, en nous réservant de traiter les autres d'une façon tout à fait différente ? [...] Notre simple sentiment d'égalité se révolte à cette idée.

L'égalité dans les rapports mutuels et la solidarité qui en résulte nécessairement – voilà l'arme la plus puissante du monde animal dans la lutte pour l'existence. [...]

En nous déclarant anarchistes, nous proclamons d'avance que nous renonçons à traiter les autres comme nous ne voudrions pas être traités par eux ; que nous ne tolérerons plus l'inégalité qui permettrait à quelques-uns d'entre nous d'exercer leur force, ou leur ruse, ou leur habileté, d'une façon qui nous déplairait à nous-mêmes. Mais l'égalité en tout [...] c'est l'anarchie même. [...] Ce n'est pas seulement à cette trinité abstraite de Loi, de Religion et d'Autorité que nous déclarons la guerre. En devenant anarchistes, nous déclarons la guerre à tout ce flot de tromperie, de ruse, d'exploitation, de dépravation, de vice – d'inégalité en un mot – qu'elles ont déversé dans les cœurs de nous tous. Nous déclarons la guerre à leur manière d'agir, à leur manière de penser. Le gouverné, le trompé, l'exploité, la prostituée et ainsi de suite, blessant avant tout nos sentiments d'égalité. C'est au nom de l'Égalité que nous ne voulons plus ni prostituées, ni exploités, ni trompés, ni gouvernés.

3.7

Kropotkine, *La morale anarchiste suivi de L'esprit de révolte*, p. 67-71

Quand nous disons : « Traitons les autres comme nous voulons être traités nous-mêmes » - est-ce de l'égoïsme ou de l'altruisme que nous recommandons ?

Quand nous nous élevons plus haut et que nous disons : « Le bonheur de chacun est intimement lié au bonheur de tous ceux qui l'entourent. On peut avoir par hasard quelques années de bonheur relatif dans une société fondée sur le malheur des autres mais ce bonheur est bâti sur le sable. Il ne peut pas durer, la moindre des choses suffit pour le briser ; et il est misérablement petit en comparaison du bonheur possible dans une société d'égaux. Aussi, chaque fois que tu viseras le bien de tous, tu agiras bien » ; quand nous disons cela, est-ce de l'altruisme ou de l'égoïsme que nous prêchons ? Nous constatons simplement un fait.

Et quand nous ajoutons, en paraphrasant une parole de Guyau :

> « Sois fort ; sois grand dans tous tes actes ; développe ta vie dans toutes les directions ; sois aussi riche que possible en énergie, et pour cela sois l'être le plus social et le plus sociable – si tu tiens à jouir d'une vie pleine, entière et féconde. Guidé toujours par une intelligence richement développée, lutte, risque, – le risque a ses jouissances immenses – jette tes forces sans les compter, tant que tu en as, dans tout ce que tu sentiras être beau et grand – et alors tu auras joui de la plus grande somme possible de bonheur. Sois un avec les masses, et alors, quoi qu'il t'arrive dans la vie, tu sentiras battre avec toi précisé-

> ment les cœurs que tu estimes, et battre contre toi ceux que tu méprises ! »

Quand nous disons cela, est-ce de l'altruisme ou de l'égoïsme que nous enseignons ?

Lutter, affronter le danger ; se jeter à l'eau pour sauver, non seulement un homme, mais un simple chat ; se nourrir de pain sec pour mettre fin aux iniquités qui vous révoltent ; se sentir d'accord avec ceux qui méritent d'être aimés, se sentir aimé par eux – pour un philosophe infirme, tout cela est peut-être un sacrifice, mais pour l'homme et la femme pleins d'énergie, de force, de vigueur, de jeunesse, c'est le plaisir de se sentir vivre. Est-ce de l'égoïsme ? Est-ce de l'altruisme ?

En général, les moralistes qui ont bâti leur systèmes sur une opposition prétendue entre les sentiments égoïstes, et les sentiments altruistes, ont fait fausse route. Si cette opposition existait en réalité, si le bien de l'individu était réellement opposé à celui de la société, l'espèce humaine n'aurait pu exister ; aucune espèce animale n'aurait pu atteindre son développement actuel. Si les fourmis ne trouvaient un plaisir intense à travailler toutes, pour le bien-être de la fourmilière, la fourmilière n'existerait pas, et la fourmi ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui : l'être le plus développé parmi les insectes, un insecte dont le cerveau, à peine perceptible sous le verre grossissant, est presque aussi puissant que le cerveau moyen de l'homme. Si les oiseaux ne trouvaient pas un plaisir intense dans leurs migrations, dans les soins qu'ils donnent à élever leur progéniture, dans l'action commune pour la défense de leurs sociétés contre les oiseaux rapaces, l'oiseau n'aurait pas atteint le développement auquel il est arrivé. Le type de l'oiseau aurait rétrogradé, au lieu de progresser.

Et quand Spencer prévoit un temps où le bien de l'individu se confondra avec le bien de l'espèce, il oublie une chose : c'est que si les deux n'avaient pas toujours été identiques, l'évolution même du règne animal n'aurait pu s'accomplir.

C'est qu'il y a eu de tout temps, c'est qu'il s'est toujours trouvé, dans le monde animal comme dans l'espèce humaine, un grand nombre d'individus qui ne comprenaient pas que le bien de l'individu et celui de l'espèce sont, au fond, identiques. Ils ne comprenaient pas que vivre d'une vie intense étant le but de chaque individu, il trouve la plus grande intensité de la vie dans la plus grande sociabilité, dans la plus parfaite identification de soi-même avec tous ceux qui l'entourent.

Mais ceci n'était qu'un manque d'intelligence, un manque de compréhension. De tout temps il y a eu des hommes bornés ; de tout temps il y a eu des imbéciles. Mais jamais, à aucune époque de l'histoire, ni même de la géologie, le bien de l'individu n'a été opposé à celui de la société. De tout temps ils restaient identiques, et ceux qui l'ont le mieux compris ont toujours joui de la vie la plus complète.

La distinction entre l'égoïsme et l'altruisme est donc absurde à nos yeux. C'est pourquoi nous n'avons rien dit, non plus, de ces compromis que l'homme, à en croire les utilitariens, ferait toujours entre ses sentiments égoïstes et ses sentiments altruistes. Ces compromis n'existent pas pour l'homme convaincu.

Ce qui existe c'est que réellement, dans les conditions actuelles, alors même que nous cherchons à vivre conformément à nos principes égalitaires, nous les sentons froissés à chaque pas. Si modestes que soient notre repos et notre lit, nous sommes encore des Rothschild en comparaison de celui qui couche sous les ponts et qui manque si souvent de pain sec. Si peu que nous donnions aux jouis-

sances intellectuelles et artistiques, nous sommes encore des Rothschild en comparaison des millions qui rentrent le soir, abrutis par le travail manuel, monotone et lourd, qui ne peuvent pas jouir de l'art et de la science et mourront sans jamais avoir connu ces hautes jouissances.

Nous sentons que nous n'avons pas poussé le principe égalitaire jusqu'au bout. Mais nous ne voulons pas faire de compromis avec ces conditions. Nous nous révoltons contre elles. Elles nous pèsent. Elles nous rendent révolutionnaires. Nous ne nous accommodons pas de ce qui nous révolte. Nous répudions tout compromis, tout armistice même, et nous nous promettons de lutter à outrance contre ces conditions.

[…] L'homme convaincu [ne veut pas de compromis] qui lui permettr[ait] de dormir tranquille en attendant que cela […] change de soi-même.

3.8

Élisée Reclus. *L'anarchie*. Avec une préf. de François Bégaudeau. Avec une postf. de Jérôme Solal. Nouvelle éd. La petite collection. Éditions Mille et une nuits, 12 oct. 2022. 64 p. isbn : 9782755508383, p. 37-38

L'air était calme, le soir était doux et les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel noir. On causait sur le bateau, et de quoi pouvait-on causer si ce n'est de cette éternelle question sociale qui nous étreint, qui nous saisit à la gorge comme la sphynge d'Œdipe. Le réactionnaire du groupe étant vivement pressé par ses interlocuteurs, tous plus ou moins socialistes. Il se retourna soudain vers le capitaine, le chef, le maître, espérant trouver en lui un défenseur né des bons principes :

« Vous commandez ici ! Votre pouvoir n'est-il pas sacré ? Que deviendrait le navire s'il n'était pas dirigé par votre volonté constante ?

– Homme naïf que vous êtes, répondit le capitaine. Entre nous, je puis vous dire que d'ordinaire je ne sers absolument à rien. L'homme à la barre maintient le navire dans sa ligne droite ; dans quelques minutes, un autre pilote lui succédera, puis d'autres encore, et nous suivront régulièrement, sans mon intervention, la route accoutumée. En bas, les chauffeurs et les mécaniciens travaillent, sans mon avis, et mieux que si je m'ingérais à leur donner conseil. Et [...] tous ces matelots savent aussi quelle besogne ils ont à faire, et, à l'occasion, je n'ai qu'à faire concorder ma petite part de travail avec la leur, plus pénible, quoique moins rétribuée que la mienne. Sans doute, je suis censé guider le navire. Mais ne voyez-vous pas que c'est là simple fiction ? Les cartes sont là et ce n'est pas moi qui les ai dressées. La boussole nous dirige, et ce n'est pas moi qui l'inventai. On a creusé pour le chenal du port d'où nous venons, celui dans lequel nous entrerons. Et le navire superbe, se plaignant à peine dans ses membrures sous la pression des vagues, se balançant avec majesté dans la houle, cinglant puissamment sous la vapeur, ce n'est pas moi qui l'ai construit. Que suis-je ici en présence des grands morts, des inventeurs et des savants, nos devanciers, qui nous apprirent à traverser les mers ? Nous sommes tous leurs associés, nous, et les matelots mes camarades, et vous aussi les passagers, car c'est pour vous que nous chevauchons les vagues, et, en cas de péril, nous comptons sur vous, pour nous ai-

der fraternellement. Notre œuvre est commune, et nous sommes solidaires les uns des autres ! »

4 Clôture

4.1 Kropotkine, *La morale anarchiste suivi de L'esprit de révolte*, p. 72-73

Nous voilà enfin au bout de notre étude.

Il y a des époques, avons-nous dit, où la conception morale change tout à fait. On s'aperçoit que ce que l'on avait considéré comme moral est de la plus profonde immoralité. Ici, c'était une coutume, une tradition vénérée, mais immorale dans le fond. Là, on ne trouve qu'une morale faite à l'avantage d'une seule classe. On les jette par-dessus bord, et l'on s'écrit : « À bas la morale ! » On se fait un devoir de faire des actes immoraux. Saluons ces époques. Ce sont des époques de critique. Elles sont le signe le plus sûr qu'il se fait un grand travail de pensée dans la société. C'est l'élaboration d'une morale supérieure.

[…]

Cette morale n'ordonnera rien. Elle refusera absolument de modeler l'individu selon une idée abstraite, comme elle refusera de le mutiler par la religion, la loi et le gouvernement. Elle laissera la liberté pleine et entière à l'individu. Elle deviendra une simple constatation de faits, une science. Et cette science dira aux hommes : si tu ne sens pas en toi la force, si les forces sont justes, ce qu'il faut pour maintenir une vie grisâtre, monotone, sans fortes impressions, sans grandes jouissances, mais aussi sans grande souffrance, eh bien, tiens-t'en aux simples principes de l'équité égalitaire. Dans des relations égalitaires, tu trouveras, à tout prendre, la plus grande somme

de bonheur possible, étant donné tes forces médiocres.

Mais si tu sens en toi la force de la jeunesse, si tu veux vivre, si tu veux jouir de la vie entière, pleine, débordante – c'est-à-dire connaître la plus grande jouissance qu'un être vivant puisse désirer – sois fort, sois grand, sois énergique dans tout ce que tu feras.

Sème la vie autour de toi. Remarque que tromper, mentir, intriguer, ruser, c'est t'avilir, te rapetisser, te reconnaître faible d'avance, faire comme l'esclave du harem qui se sent inférieur à son maître. Fais-le si cela te plaît, mais alors sache d'avance que l'humanité te considérera petit, mesquin, faible, et te traitera en conséquence. Ne voyant pas ta force, elle te traitera comme un être qui mérite la compassion – de la compassion seulement. Ne t'en prends pas à l'humanité, si toi-même tu paralyses ainsi ta force d'action.

Sois fort, au contraire. Et une fois que tu auras vu une iniquité et que tu l'auras comprise, – une iniquité dans la vie, un mensonge dans la science, ou une souffrance imposée par un autre – révolte-toi contre l'iniquité, le mensonge et l'injustice. Lutte ! La lutte c'est la vie d'autant plus intense que la lutte sera plus vive. Et alors tu auras vécu, et pour quelques heures de cette vie tu ne donneras pas des années de végétation dans la pourriture du marais.

Lutte pour permettre à tous de vivre de cette vie riche et débordante, et sois sûr que tu retrouveras dans cette lutte des joies si grandes que tu n'en trouverais pas de pareilles dans aucune autre activité. C'est tout ce que peut te dire la science de la morale.

À toi de choisir.

4.2

Reclus, *L'anarchie*, p. 42-43

Sans doute le mouvement de transformation entraînera des violences et des révolutions, mais déjà le monde ambiant est-il autre chose que violence continue et révolution permanente ? Et dans les alternatives de la guerre sociale, quels seront les hommes responsables ? Ceux qui proclament une ère de justice et d'égalité pour tous, sans distinction de classe ni d'individus, ou ceux qui veulent maintenir les séparations et par conséquent les haines de castes, ceux qui ajoutent lois répressives à lois répressives, et qui ne savent résoudre les questions que par l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie !

L'histoire nous permet d'affirmer en toute certitude que la politique de haine entraîne toujours la haine, aggravant fatalement la situation générale, ou même entraînant une ruine définitive. Que de nations périrent ainsi, oppresseurs aussi bien qu'opprimés ! Périrons-nous à notre tour ?

J'espère que non, grâce à la pensée anarchiste qui se fait jour de plus en plus, renouvelant l'initiative humaine. Vous même n'êtes-vous pas, sinon anarchistes, du moins fortement nuancés d'anarchisme ? Qui de vous dans son âme et conscience, se dira le supérieur de son voisin, et ne reconnaîtra pas en lui son frère et son égal ? La morale qui fut tant de fois proclamée ici en paroles plus ou moins symboliques deviendra certainement une réalité.

Bibliographie

Albertani

Claudio Albertani. *Le Jeune Victor Serge*. T. 1 : *Rébellion et anarchie, 1890-1919*. Trad. par Christian Dubucq. Poche. Libertalia, 17 oct. 2025. 452 p. isbn : 9782377293896.

Rés. : Victor Serge est un auteur et militant révolutionnaire, né en 1890 à Bruxelles, mort à Mexico en 1947. Anarchiste à Paris dans les années 1910, révolutionnaire à Moscou dans les années 1920, déporté à Orenbourg (Oural) dans les années 1930 pour son opposition à Staline, il est une figure majeure et oubliée du XXe siècle. Dans cette étude foisonnante, qui s'attarde sur ses années de formation politique, on suit le jeune anarchiste illégaliste, compagnon de la bande à Bonnot, coanimateur du journal l'anarchie (avec sa compagne Rirette Maîtrejean). Une plongée dans le monde des marges politiques bruxelloises et parisiennes puis dans les tréfonds des prisons franciliennes. Enfin, au terme de cinq années de détention (1912-1917), une immersion dans la Barcelone ouvrière et insurgée, pré-révolutionnaire. Une biographie politique passionnante qui se lit comme un roman.

Aleksievič

Svjatlana Aljaksandraŭna Aleksievič. *La supplication. Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse*. Sous la dir. de Jean-Claude Lattès. Trad. par Galia Ackerman et Pierre Lorrain. Document 5408. J'ai lu, 2011. 250 p. isbn : 9782290343609.

Rés. : « Des bribes de conversations me reviennent en mémoire... Quelqu'un m'exhorte : - Vous ne devez pas oublier que ce n'est plus votre mari, l'homme aimé qui se trouve devant vous, mais un objet radioactif avec un fort coefficient de contamination. Vous n'êtes pas suicidaire. Prenez-vous en main ! » Tchernobyl. Ce mot évoque dorénavant une catastrophe écologique majeure. Mais que savons-nous du drame humain, quotidien, qui a suivi l'explosion de la centrale ? Svjatlana Aleksievič nous fait entrevoir un monde bouleversant celui des survivants, à qui elle cède la parole. Des témoignages qui nous font découvrir un univers terrifiant. L'événement prend alors une tout autre dimension. Pour la première fois, écoutons les voix suppliciées de Tchernobyl.

Azam et al.

Geneviève Azam et al. *On ne dissout pas un soulèvement*. Points Terre 30. Éditions Points, 18 oct. 2024. 208 p. ISBN : 9791041421497.

Rés. : Geneviève Azam, Jérôme Baschet, Aurélien Berlan, Blue Monk, Christophe Bonneuil, Isabelle Cambourakis, Confédération paysanne, Alain Damasio, Des cantinières et cantiniers de l'Ouest, Philippe Descola, Virginie Despentes, Alix F., Malcom Ferdinand, David Gé Bartoli, Sophie Gosselin, Florence Habets, Lea Hobson, Celia Izoard, François Jarrige, Léna Lazare, Julien Le Guet, Cy Lecerf Maulpoix, Martine Luterre, Marcelle et Marcel, Virginie Maris, Tanguy Martin, Gaïa Marx, Baptiste Morizot, Naturalistes des Terres, Kassim Niamanouch, Lotta Nouqui, Alessandro Pignocchi, Geneviève Pruvost, Kristin Ross, Scientifiques en rébellion, Isabelle Stengers, Françoise Vergès, Eduardo Viveiros de Castro, Terra Zassoulitch et des dizaines d'organisations internationales. On ne dis-

sout pas un dérèglement planétaire. On n'efface pas par décret les constats scientifiques ni le refus d'un capitalisme radicalisé fonçant dans le mur. Loin des procès en « écoterrorisme », ce qui se joue autour des mouvements comme les Soulèvements de la Terre n'est rien d'autre que la bataille de ce siècle.

Babouillec

Babouillec. *Voyage au centre d'un cerveau autiste*. Poche 982. Rivages, 19 mai 2021. 64 p. isbn : 9782743653569.

Rés. : « Comme une funambule, j'ai arpenté les fils secrets du mystérieux balancement des pensées en équilibre entre le plein et le vide. » En surveillant les échanges chimiques au niveau de ses synapses, en analysant les mots qui se forment sur son lobe frontal, Babouillec s'interroge sur ce qui fonde la différence et observe, perplexe, la course des messages nerveux sous sa peau qui l'isole. Par la violence des émotions qu'elle provoque, c'est notre peur collective de la solitude que l'artiste éveille, et c'est le droit de chacun à être écouté et compris qu'elle revendique. Diagnostiquée autiste dès son plus jeune âge, Babouillec s'impose aujourd'hui comme une autrice majeure de la scène contemporaine.

Besancenot et Löwy

Olivier Besancenot et Michael Löwy. *Marxistes et libertaires*. Nouvelle édition actualisée et complétée. Poche. Libertalia, 28 mai 2025. 216 p. isbn : 9782377293803.

Rés. : « Les histoires du mouvement révolutionnaire racontent en détail les désaccords, conflits et affrontements entre marxistes et anar-

chistes. L'objectif de notre livre est exactement l'inverse. Il existe un autre versant de l'histoire, non moins important, mais souvent oublié, et parfois même délibérément écarté : celui des alliances et des solidarités agissantes entre anarchistes et marxistes. Cette histoire, bien que méconnue, est longue de plus d'un siècle, et court jusqu'à aujourd'hui. Notre espérance est que l'avenir sera rouge et noir et devra puiser à ces deux sources de radicalité. »

Debord

Guy Debord. *La société du spectacle*. Folio 2788. Gallimard, 1996. 208 p. isbn : 9782070394432.

Rés. : En définissant le spectacle comme le moment où la société se coupe du réel, où les valeurs deviennent à leur tour des marchandises, où le faux devient le vrai, Guy Debord signe un des manifestes situationnistes les plus définitifs avec le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations de Raoul Vaneigem. Devenu culte pendant les événements de Mai 68, ce livre reste le manuel de survie indispensable pour le citoyen immergé en milieu spectaculaire. Guy Debord (1931-1994) a suivi dans sa vie, jusqu'à la mort qu'il s'est choisie, une seule règle. Celle-là même qu'il résume dans l'Avertissement pour la troisième édition française de son livre La Société du Spectacle : « Il faut lire ce livre en considérant qu'il a été sciemment écrit dans l'intention de nuire à la société spectaculaire. Il n'a jamais rien dit d'outrancier. »

Goldman

Emma Goldman. *L'anarchisme, ce dont il s'agit vraiment : et*

autres textes anarcha-féministes. Trad. par Léa Gauthier. Petite bibliothèque Payot 1186. Payot, 31 août 2022. 160 p. isbn : 9782228931175.

Rés. : Importance des minorités pour faire société, émancipation des femmes, critique de la propriété privée et de la domination sous toutes ses formes - Emma Goldman, grande figure du féminisme mondial et de l'anarchisme international, nous rappelle qu'on ne doit pas transiger, jamais, avec l'égalité et la liberté. Avec elle, l'anarchisme est une éthique de vie énergique, incarnée, traversée de sentiments et d'émotions, qui épouse les contours de l'histoire au tournant du XIXe et du XXe siècle. Bien sûr, il s'agit d'un engagement politique contre la violence d'État, contre l'industrialisme esclavagiste, contre les majorités serviles, contre toutes les formes de coercition, mais l'art et la culture y sont aussi nécessaires à l'émancipation d'individu · e · s qui doivent pouvoir être libres de leurs corps, de leurs gestes et de leur parole, choisir leur travail au lieu de le subir, et être considéré · e · s non pas selon leur sexe, mais selon leur mérite. Les cinq textes publiés ici témoignent tous de la pensée vigoureuse, directe et claire de cette femme hors norme qui fut aussi une oratrice exceptionnelle, haranguant sans relâche des foules où les hommes n'étaient pas les moins nombreux.

González Prada et Delhom

Manuel González Prada et Joël Delhom. *De l'utilité des rebelles*. Trad. par Joël Delhom. Petite Bibliothèque Anarchiste. Nada éditions, 15 avr. 2022. 220 p. isbn : 9791092457483.

Rés. : « Quand la majorité s'engourdit dans la besogne quotidienne, devenant incapable de contribuer à la marche de l'histoire, surgissent des hommes organisés pour se rebeller contre les idées admises et

promouvoir des tempêtes. » Dans ces essais, le philosophe et poète péruvien Manuel González Prada (1844-1918), précurseur du modernisme latino-américain, développe sa vision de l'anarchisme qui réside dans la liberté et le bien-être de l'individu avec, pour corollaire, l'abolition de l'État et de la propriété privée.

Guérin

Daniel Guérin. *Fascisme et grand capital*. Ceux d'en bas. Libertalia, 28 mai 2025. 670 p. ISBN : 9782377293728.

Rés. : « L'antifascisme est illusoire et fragile, qui se borne à la défensive et ne vise pas à abattre le capitalisme lui-même. » Publié pour la première fois en 1936, complété au fil des décennies, Fascisme et grand capital est un classique. Sa lecture reste essentielle alors même que l'Europe bruisse de tentations autoritaires sur fond de désespérance sociale. Daniel Guérin adopte un modèle comparatif pour dégager les grandes tendances du fascisme, puis l'analyse, au cas par cas, en Italie et en Allemagne, avant, pendant et après la prise du pouvoir. Il étudie l'origine du mouvement, ses troupes, la mystique qui les anime ; sa tactique offensive face à celle, légaliste, du mouvement ouvrier ; le rôle des « plébéiens » ; la place des classes moyennes ; son action anti-ouvrière et sa politique économique. Il dissipe ainsi les illusions anticapitalistes entretenues par le fascisme lui-même en montrant que son action bénéficie avant tout au capital.

Daniel Guérin. *L'anarchisme : de la doctrine à la pratique suivi de anarchisme et marxisme*. Nouvelle éd., revue et augmentée. Folio Essais 67. Gallimard, 9 nov. 2011. 288 p. ISBN : 9782070324279.

Rés. : De toutes les doctrines sociales, l'anarchisme est la plus méconnue et la plus défigurée. Daniel Guérin, textes et faits à l'appui, lui restitue son vrai visage. Des théories de Proudhon, Bakounine et Stirner jusqu'aux révolutions russe et espagnole, sans oublier des expériences contemporaines (Yougoslavie, Algérie), il confronte théorie et réalité. Il montre l'influence toujours vivante de la pensée libertaire anarchiste, mû par une conviction chevillée : un communisme libertaire exprimerait sans doute les souhaits profonds (même si parfois ils ne sont pas tout à fait conscients) des « travailleurs avancés », bien davantage que le marxisme autoritaire dégénéré ou le vieil anarchisme démodé et fossilisé.

Guérin et al.

Daniel Guérin et al. *Ni Dieu ni maître : anthologie de l'anarchisme*. Nouvelle éd. Poches essais 335. La Découverte, 5 jan. 2012. 776 p. ISBN : 9782707166906.

Rés. : Devenu un classique depuis sa première édition dans la « Petite collection Maspero » en 1970, ce livre propose un choix raisonné de textes politiques et théoriques des grands noms de l'anarchisme. En les replaçant en perspective, Daniel Guérin a retracé l'aventure d'un mouvement politique et intellectuel dont la force de contestation n'a jamais faibli depuis sa naissance au XIXe siècle. Il offre un panorama complet, sur deux siècles, de la pensée anarchiste, en restitue la richesse, fait revivre les controverses qui l'animent. Daniel Guérin entend ainsi combattre le discrédit dont fut victime l'anarchisme, souvent réduit par ses détracteurs à une idéologie individualiste « réfractaire à toute forme d'organisation ». Cette anthologie présente d'abord le travail théorique des anarchistes du XIXe siècle à travers des textes de Stirner, Proudhon, Bakounine, Guillaume et

Kropotkine. Sont ensuite dressés les portraits des grandes figures du mouvement à la fin du XIXe et au XXe siècle : Malatesta, Henry, Pelloutier, Voline, Makhno, Durruti. Enfin, l'auteur met en lumière le rôle intellectuel et politique des anarchistes pendant la révolution russe et la guerre d'Espagne.

Holloway

John Holloway. *Penser l'espoir en des temps désespérés*. Trad. et introd. par Julien Bordier. Libertalia, 12 sept. 2025. 503 p. isbn : 9782377293278.

Rés. : « Il est devenu courant de comparer notre époque aux années 1930 : tout indique que les perspectives qui s'offrent à nous sont la guerre et le fascisme. Mais il serait trop simple d'en rester là et de déprimer : le temps est venu de réapprendre l'espoir ». L'espoir réside dans notre richesse, la joie de notre créativité collective. Mais dans le monde tel qu'il va, la richesse n'existe que sous la forme spécifique de l'argent. Nous sommes reliées les unes aux autres par la monnaie et cette relation sociale nous mène droit vers l'extinction – exploitation accrue, frustration, misère, violence, guerre et destruction de la planète. La richesse contre l'argent : l'issue de cette bataille déterminera l'avenir de l'humanité. Alors que l'argent semble invincible, son règne est fragile. Voilà ce que John Holloway nous amène à envisager, en renouant avec une critique accessible et exigeante de l'économie politique. Dans ce qui pourrait être le troisième volet d'une trilogie refondant la théorie des luttes sociales (après Changer le monde sans prendre le pouvoir et Crack Capitalism), Holloway place la notion d'espoir au centre de la critique anticapitaliste. Il nous lance le défi de penser l'espoir en des temps incertains et de s'en emparer pour alimenter une rage digne et révolutionnaire.

Kropotkine

Pierre Kropotkine. *La morale anarchiste suivi de L'esprit de révolte*. Petite bibliothèque Payot 1197. Payot, 5 oct. 2022. 112 p. ISBN : 9782228931731.

Rés. : L'autorité sert-elle à quelque chose ? Qu'est-ce qu'une société solidaire et libre ? Quelle est l'étincelle qui met le feu aux poudres lors d'une révolte sociale ? Pierre Kropotkine (1842-1921), ami d'Élisée Reclus et d'Emma Goldman, défendait l'entraide, la réciprocité, la coopération de chacun pour le bien-être de tous. Il s'en explique dans « La Morale anarchiste », l'un de ses textes les plus populaires. Son attention portait aussi sur ce qui risque de se produire quand une société se trouve sur le point de se désintégrer. Si une communauté d'individus ressent un trop grand décalage entre ses aspirations et ce que lui impose l'État, alors surgit une volonté de changement brutal : le soulèvement. La révolution est une réaction pour rétablir la solidarité. « L'Esprit de révolte », second essai du présent recueil, montre la maturité de la pensée de Kropotkine, qui s'y révèle l'un des meilleurs porte-parole de l'anarchisme depuis Proudhon. La morale anarchiste ? Fondée sur l'altruisme, elle a pour objectif l'égalité pour tous et de tous et un seul moyen d'y parvenir : la lutte par et pour la solidarité et la défense de l'intérêt commun.

Marty

Céline Marty. *Travailler moins pour vivre mieux. guide pour une philosophie antiproductiviste*. Dunod, 13 oct. 2021. 200 p. ISBN : 9782100821839.

Rés. : Pourquoi nous définissons-nous par notre emploi ? Pourquoi cherchons-nous à être toujours productifs, au travail et sur notre temps libre ? D'où vient l'idée qu'il faudrait trouver une carrière qui nous passionne ? Le productivisme est bien ancré dans nos sociétés fondées sur le travail, où il est censé satisfaire nos besoins matériels et garantir nos revenus et nos droits sociaux, voire donner un sens à nos vies. Pourtant, il n'a pas toujours été aussi central dans l'existence humaine. Comment s'est-il imposé comme une activité si cruciale, si valorisée et défendue par tant de discours politiques ?À la croisée de la philosophie, de la sociologie et de l'histoire, Céline Marty décortique sans tabou les origines tumultueuses de notre idéologie du travail et dessine des pistes d'émancipation anti-productivistes. Aujourd'hui, le travail blesse, tue et pollue. Face à l'urgence sociale et écologique, nous devons collectivement choisir ce que nous voulons vraiment produire. L'oisiveté pourrait-elle nous sauver ?

Morel Darleux

Corinne Morel Darleux. *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce. Réflexions sur l'effondrement*. Nouvelle éd. avec postface inédite. La petite littéraire. Libertalia, 6 juin 2019. 101 p. ISBN : 9782377290956.

Rés. : « Notre société déborde de trop-plein, obscène et obèse, sous le regard de ceux qui crèvent de faim. Elle est en train de s'effondrer sous son propre poids. Elle croule sous les tonnes de plaisirs manufacturés, les conteneurs chargés à ras bord, la lourde indifférence de foules télévisées et le béton des monuments aux morts. Et les derricks continuent à pomper, les banques à investir dans le pétrole, le gaz, le charbon. Le capital continue à chercher davantage de rentabilité. Le système productiviste à exploiter main-d'oeuvre

humaine et écosystèmes dans le même mouvement ravageur. Comment diable nous est venue l'idée d'aller puiser du pétrole sous terre pour le rejeter sous forme de plastique dans des océans qui en sont désormais confits ? D'assécher les sols qui pouvaient nous nourrir, pour alimenter nos voitures en carburant ? De couper les forêts qui nous faisaient respirer pour y planter de quoi remplir des pots de pâte à tartiner ? » Dans cet essai philosophique et littéraire rédigé à la première personne, la militante écosocialiste Corinne Morel Darleux questionne notre quotidien en convoquant le navigateur Bernard Moitessier, les lucioles de Pasolini ou Les Racines du ciel de Romain Gary. Elle propose un choix radical : refuser de parvenir et instaurer la dignité du présent pour endiguer le naufrage généralisé.

Picqueray

May Picqueray. *May Picqueray la réfractaire. 85 ans d'anarchie.* Poche. Libertalia, 18 mars 2021. 329 p. isbn : 9782377291632.

Rés. : May Picqueray (1898-1983) n'a loupé aucun des grands rendez-vous de l'histoire du XXe siècle. Dès 1921, elle proteste contre la condamnation à mort de Sacco et Vanzetti. En novembre 1922 elle est mandatée au congrès de l'international syndicale rouge, à Moscou. Elle monte sur la table pour dénoncer un congrès en train de se goberger pendant que les ouvriers russes crèvent de faim, chante Le Triomphe de l'anarchie et refuse de serrer la main de Trotski. Pendant la guerre, elle fabrique des faux papiers. Puis s'investit dans les mobilisations de mai 1968, du Larzac, de Creys-Malville, œuvre en faveur des objecteurs de conscience. Rien ne prédisposait cette petite Bretonne ayant commencé à travailler à 11 ans à côtoyer Nestor Makhno, Emma Goldman, Alexandre Berkman, Marius Jacob,

Durruti… May Picqueray (1898-1983) fut l'une des grandes figures féminines du mouvement libertaire français du XXe siècle.

Pinçon-Charlot

Monique Pinçon-Charlot. *Les riches contre la planète. Violences oligarchiques et chaos climatique*. Idées-Débats. Textuel, 2 avr. 2025. 190 p. ISBN : 9782386290626.

Rés. : L'écologie n'est pas ce qui nous rassemble mais ce qui nous sépare. D'un côté, une oligarchie prédatrice se met soigneusement à l'abri du désastre. De l'autre, l'immense majorité du vivant est toujours plus exploitée et exposée. À partir d'une trentaine d'études de cas, Monique Pinçon-Charlot livre l'impitoyable démonstration de la collusion entre élites politiques et industries polluantes et détaille avec brio les roueries de l'oligarchie pour maximiser ses profits tout en saccageant la planète. Face aux fausses promesses de la « transition écologique », elle oppose des arguments fondés sur des exemples concrets, comme autant de pièces d'un puzzle diabolique. Ce livre détonateur à l'argumentaire radicalement anticapitaliste est le premier ouvrage où l'éminente sociologue se penche sur le thème du chaos climatique.

Proudhon

Pierre-Joseph Proudhon. *Qu'est-ce que la propriété ? Recherches sur le principe du droit et du gouvernement*. Garnier Frères, 1849. 252 p. URL : `https://fr.wikisource.org/wiki/Qu%E2%80%99est-ce_que_la_propri%C3%A9t%C3%A9_%3F`.

Rés. : « Il n'y a pas eu de Révolution. » Si 1789 proclamait l'égalité de tous, la fin des privilèges, dans les faits, c'est une autre histoire. Une minorité continue de s'enrichir en possédant toujours plus, alors qu'une majorité grandissante s'enlise dans la pauvreté. Le travailleur fabrique, le propriétaire empoche. « Nul homme ne peut s'enrichir sans qu'un autre s'appauvrisse », conclut Proudhon dans Qu'est-ce que la propriété ?, publié en 1840. Il y rappelle la part commune de tout bien, et la violence de son appropriation. « La propriété, c'est le vol ! » deviendra son mot d'ordre ; l'anarchisme, son combat. Avant Karl Marx, Proudhon dénoncera l'accaparement des ressources et l'asservissement des classes populaires, faisant de lui l'un des précurseurs de la théorie des communs.

Reclus

Élisée Reclus. *L'anarchie*. Avec une préf. de François Bégaudeau. Avec une postf. de Jérôme Solal. Nouvelle éd. La petite collection. Éditions Mille et une nuits, 12 oct. 2022. 64 p. isbn : 9782755508383.

Rés. : En 1894, Élisée Reclus est invité, à la suite des attentats qui ont frappé Paris, à défendre l'anarchisme. Avec une concision lumineuse, le géographe de renom en éclaire les principes et l'inscrit dans une longue tradition de contestation. Son « optimisme de la santé », théorisé par François Bégaudeau dans une préface inédite, le conduit à concevoir progrès scientifique et progrès de l'humanité comme agissant de concert pour l'émancipation de l'individu. La liberté de penser qui se répand fait ainsi de tout un chacun un anarchiste « sans le savoir ».

Spitz

Jean-Fabien Spitz. *La république ? quelles valeurs ? essai sur un nouvel intégrisme politique*. nrf essais. Gallimard, 8 sept. 2022. 368 p. ISBN : 9782072975974.

Rés. : La République est devenue un mantra du discours politique en France. Réduite à mi universalisme de façade et à une laïcité entièrement falsifiée, elle n'est plus utilisée que pour dissimuler la réalité des fractures et pour tenter de combler le déficit croissant de légitimité auquel se heurte une régulation sociale qui laisse proliférer l'inégalité et précarise les existences. On oublie ainsi le sens premier du projet républicain : créer une société qui soit la chose de tous, une société dont la légitimité tient à sa capacité à instituer et à entretenir entre les citoyens des rapports d'indépendance mutuelle et de non domination. Mais à l'âge du capitalisme avancé cette égalité ne peut plus reposer seulement sur celle des droits personnels ; elle exige des droits sociaux solides et efficaces qui garantissent à chacun les bases d'une existence autonome : droit à la santé, à l'éducation, au logement, à un emploi et à un revenu décents. A l'égalité des indépendances qui suppose la maîtrise des intérêts particuliers, les nouveaux intégristes substituent une forme imaginaire de subordination du privé au public : l'égalité abstraite devant la loi, l'aveuglement aux différences et aux formes de domination qui les accompagnent. Désormais, la définition culturelle de la République par l'effacement des différences identitaires remplace la définition sociale de la République. Cela revient à nier que, dans mie société complexe, une telle égalité ne peut être atteinte que par la reconnaissance des obstacles spécifiques auxquels les individus sont confrontés.

Steiner

Anne Steiner. *Les En-dehors. Anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Époque »*. Dans Le Feu De L'Action. L'Échappée, 10 mai 2019. 243 p. ISBN : 9782373090574.

Rés. : Anne Steiner a un lectorat qui la suit à chacun de ses ouvrages. Celui-ci est particulièrement prenant car écrit sous la forme d'un récit. Tout ce qui touche au mouvement anarchiste et à son histoire suscite un vif intérêt. Ils ont vingt ans en 1910 et se définissent comme des « en-dehors ». Refusant de se soumettre à l'ordre social dominant, ils rejettent aussi tout embrigadement dans les organisations syndicales ou politiques. Pour eux, l'émancipation individuelle doit précéder l'émancipation collective. Leur refus des normes bourgeoises, comme des préjugés propres aux classes populaires, les conduit à inventer d'autres relations entre hommes et femmes, entre adultes et enfants, et à développer un art de vivre transgressif. Leur refus du salariat les conduit à expérimenter la vie en communauté et à inventer d'autres modes de consommation, mais aussi à emprunter la voie de l'illégalisme – dont le périple tragique de la « bande à Bonnot » est la plus célèbre illustration. En révolte contre sa famille, Rirette Maîtrejean, arrivée à Paris à l'âge de seize ans, devient l'une des figures de ce milieu. Son parcours sert de fil conducteur à ce passionnant récit. À ses côtés, nous découvrons tous les acteurs de cette épopée anarcho-individualiste qui ont expérimenté ce précepte de Libertad : « Ce n'est pas dans cent ans qu'il faut vivre en anarchiste ». Exigence que plus d'un paya de sa liberté et même de sa vie.

Stiegler

Barbara Stiegler. *« Il faut s'adapter ». Sur un nouvel impératif politique*. Folio essais 695. Gallimard, 14 sept. 2023. 416 p. isbn : 9782073010032.

Rés. : D'où vient ce sentiment diffus et oppressant d'un retard généralisé, lui-même renforcé par l'injonction permanente à s'adapter au rythme des mutations d'un monde complexe ? Comment expliquer cette colonisation des champs économique, social et politique par le lexique biologique de l'évolution ? La généalogie de ce nouvel impératif nous conduit dans les années 1930 aux sources du « néolibéralisme » américain : « néo » car, contrairement au libéralisme classique qui comptait sur la libre régulation du marché, ce nouveau libéralisme autoritaire en appelle aux artifices de l'État (droit, éducation, action sociale). L'enjeu est de transformer l'espèce humaine pour fabriquer les agents d'une compétition mondiale loyale et régulée. Pour Walter Lippmann, théoricien de cette transformation, seul un gouvernement de leaders et d'experts peut conduire l'évolution des sociétés dans la bonne direction. Mais Lippmann se heurte à John Dewey, figure majeure du pragmatisme, qui lui oppose l'intelligence collective des publics, socle d'une indispensable refondation de la démocratie. « La lutte entre le néo-libéralisme et la démocratie n'est pas terminée : elle ne fait que commencer ».

Stirner

Max Stirner. *L'unique et sa propriété*. Sous la dir. de Joseph Calice. Trad. par Henri Lasvignes. Avec une introd. de Cécile Guérard. Nouvelle éd. la petite vermillon 126. La Table Ronde, 8 nov. 2018. 448 p. isbn : 9782710387114.

Rés. : Présenté souvent comme le bréviaire de l'individualisme anarchiste, ce livre est avant tout une récusation de la société et de ses lois, du christianisme et des autres religions, de l'hégélianisme - de l'Esprit (Hegel), de l'Homme (Feuerbach), de la Liberté (Bruno Bauer) et du Socialisme (Proudhon, Hess, Weitling). Max Stirner réfute toute idée morale ; tout ce qui se place au-dessus de l'individu est rejeté comme limite du Moi, de l'Égoïste, de l'Unique. Lors de sa parution, L'Unique et sa propriété ne laissa personne indifférent. Bauer, Feuerbach, Hess... lui répliquèrent. Quant à Marx et Engels, ils consacrèrent la plus grande partie de leur Idéologie allemande à vitupérer « saint Max ». Puis L'Unique tomba dans l'oubli. Mais ce livre reste, comme l'écrit son traducteur Henri Lasvignes, « la plus forte expression de dégoût de l'hypocrisie sociale contemporaine ».

Articles de référence

Auzias

Claire Auzias. « Une indocilité contagieuse ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009), p. 18-19. URL : https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/GARNIER/16742.

Rés. : Pendant longtemps, les termes « anarchiste » et « libertaire » ont été indissociables aux yeux des militants, qui les revendiquaient pour définir leur positionnement dans le champ politique, ou, plus exactement, en dehors et en rupture avec lui dès lors qu'il était confondu avec la scène politicienne. Il en allait de même pour ceux qui les combattaient ou les réprouvaient : outre les gardiens officiels de l'ordre bourgeois, les membres des autres partis, de gauche ou de droite, les journalistes de toutes obédiences et l'« opinion publique » formatée par les uns et les autres s'accordaient à mettre anarchistes et libertaires dans le même sac.

Brabant

Justine Brabant. « En Ukraine, les anarchistes sur le pied de guerre ». In : *Mediapart*. La guerre russe contre l'Ukraine (25 mai 2025). URL : https://www.mediapart.fr/journal/international/250525/en-ukraine-les-anarchistes-sur-le-pied-de-guerre.

Rés. : Anarchistes mais aussi écoféministes ou punks : les différentes sensibilités de la galaxie antifasciste ukrainienne se sont unies, depuis l'invasion russe de février 2022, pour soutenir matériellement

leurs militantes et militants partis au front. Y compris en fabriquant des drones.

Castleton

Edward Castleton. « L'infréquentable Pierre-Joseph Proudhon ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009), p. 20-21. URL : https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/CASTLETON/16666.

Rés. : Que connaît-on de la pensée de Pierre-Joseph Proudhon, deux cents ans après sa naissance, le 15 janvier 1809 ? Une formule : « La propriété, c'est le vol ! », mais guère plus. Celui que Charles Augustin Sainte-Beuve décrivait comme le plus grand prosateur de son temps, ou Georges Sorel comme le plus éminent philosophe français du XIXe siècle, ne trouve plus asile que dans les librairies libertaires et sur les rayonnages d'érudits. A la différence d'autres penseurs et écrivains de la même époque — Karl Marx, Auguste Comte, Jules Michelet, Victor Hugo ou Alexis de Tocqueville —, les grandes maisons d'édition le dédaignent.

Colson

Daniel Colson. « Une tradition révolutionnaire et philosophique ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009). URL : https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/COLSON/16637.

Rés. : Le lien entre philosophie et anarchisme a longtemps paru défait, si ce n'est infondé. L'anarchisme, expliquait-on, aurait disparu de la scène sociale et politique dans le désastre de la guerre civile espagnole. En outre, à l'inverse du marxisme, la pensée libertaire

n'aurait jamais constitué une philosophie digne de ce nom – d'où le désintérêt des philosophes et, a fortiori, des instances académiques.

Dejean

Mathieu Dejean. « Séverine, la démolisseuse du vieux monde ». In : *Mediapart*. Des idées oubliées pour rénover la gauche Saison 3.Ep. 3 (8 août 2025). URL : https://www.mediapart.fr/journal/culture-et-idees/080825/severine-la-demolisseuse-du-vieux-monde.

Rés. : Militante libertaire, journaliste engagée, Séverine est tombée dans l'oubli après sa mort en 1929. Si son parcours n'est pas dénué d'errements politiques, il témoigne d'une constance à défendre les plus faibles face à ce qu'elle appelait déjà l' « Internationale réactionnaire ».

Dossier

« Dossier ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009), p. 17. URL : https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/A/16654.

Rés. : L'anarchisme serait-il à la mode ? On pourrait le croire en observant l'obsession de la police et des médias pour les « anarcho-autonomes », ou la place donnée aux drapeaux rouge et noir dans la révolte de la jeunesse grecque. Mais au fond, qu'est-ce que l'anarchisme ? S'agit-il d'un cadre théorique, comme celui élaboré par Pierre-Joseph Proudhon, dont on célèbre ce mois-ci le bicentenaire de la naissance (lire « L'infréquentable Pierre-Joseph Proudhon ») ? Faut-il plutôt considérer l'idéologie d'organisations comme la Confé-

dération nationale du travail (CNT) espagnole ou la Zenjiren japonaise, engagées dans les combats de leur époque ? Ou parle-t-on d'un courant de pensée plus diffus qui irrigue luttes sociales et culturelles, en leur impulsant ici un peu de radicalité, là un peu d'anti-autoritarisme (lire « Une indocilité contagieuse », « CNT, les clés de l'énigme espagnole » et « En Extrême-Orient aussi... ») ? Au point d'ailleurs d'être récupéré par nombre de dirigeants politiques de gauche se proclamant opportunément « libertaires » (lire « Appellations peu contrôlées »). En réalité, toutes ces dimensions se combinent. Voilà qui explique peut-être le contraste frappant entre la faiblesse numérique des anarchistes dans la plupart de nos sociétés et la petite musique persistante de leurs idées.

Garnier

Jean-Pierre Garnier. « Appellations peu contrôlées ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009), p. 17. URL : `https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/GARNIER/16742`.

Rés. : Pendant longtemps, les termes « anarchiste » et « libertaire » ont été indissociables aux yeux des militants, qui les revendiquaient pour définir leur positionnement dans le champ politique, ou, plus exactement, en dehors et en rupture avec lui dès lors qu'il était confondu avec la scène politicienne. Il en allait de même pour ceux qui les combattaient ou les réprouvaient : outre les gardiens officiels de l'ordre bourgeois, les membres des autres partis, de gauche ou de droite, les journalistes de toutes obédiences et l'« opinion publique » formatée par les uns et les autres s'accordaient à mettre anarchistes et libertaires dans le même sac.

Se-Hyun

Cho Se-Hyun. « En Extrême-Orient aussi... » In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009), p. 19. URL : https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/SE_HYUN/16658.

Rés. : À la fin du XIXe siècle, l'anarchisme apparaît en Asie orientale. Il se confond d'abord avec le nihilisme russe, mais occupe rapidement une place spécifique au sein du mouvement socialiste qui se développe à cette époque. Même si les Asiatiques apprécient le côté novateur d'une idéologie développée en Europe, ils s'efforcent de l'inscrire dans leurs propres traditions nationales.

Lindgaard

Jade Lindgaard. « Josep Rafanell i Orra : « Hériter d'un monde complètement en ruine » ». In : *Mediapart*. Neuf idées pour empêcher une société fasciste Ep. 5 (29 déc. 2025).

Rés. : Contre la dépossession de nos rapports au monde qu'accélère le libéral-fascisme contemporain, le psychologue et écrivain propose de retisser des formes communales par la pratique d'enquêtes, et dans l'espoir de nourrir de futurs soulèvements.

López Herrerín

Angel López Herrerín. « CNT, les clés de l'énigme espagnole ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009), p. 18. URL : https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/LOPEZ/16656.

Rés. : Pendant la période républicaine (1931-1936) et la guerre civile (1936-1939), l'anarcho-syndicalisme a joué un rôle tout à fait central

en Espagne. Sa principale organisation, la Confederación Nacional del Trabajo (Confédération nationale du travail, CNT), comptait ainsi cinq cent trente-cinq mille adhérents en juin 1931 et deux millions pendant la guerre. Une situation qui contraste singulièrement avec celle que l'on observe aujourd'hui, puisque le mouvement anarcho-syndicaliste a pratiquement disparu de la société espagnole. Ou, du moins, y occupe une place très marginale en regard du passé. Une série de facteurs expliquent ce déclin : la répression franquiste, les affrontements internes, l'absence d'une relève générationnelle et la faiblesse de l'aide internationale.

Paris-Clavel

Daniel Paris-Clavel. « Pogote, camarade... » In : *Le Monde Diplomatique* (juin 2024), p. 28. URL : `https://www.monde-diplomatique.fr/2024/06/PARIS_CLAVEL/67118`.

Rés. : « Les Bérus sont-ils "les Beatles de l'underground" ? », se demande en 1986 le fanzine Les héros du peuple sont immortels. À l'époque, le « troupeau d'rock » Bérurier noir — « les Bérus », formés autour du chanteur FanXoa et du guitariste Loran — connaît un succès populaire qui prend de court les institutions médiatiques et musicales françaises. Absents du lénifiant Top 50, des groupes enragés se fédèrent aux quatre coins du pays (OTH à Montpellier, Babylon Fighters à Saint-Étienne, Nuclear Device au Mans…). Les punk-rockeurs ruent dans les brancards, s'emparent des jeunes radios libres, créent leur propre presse (les fanzines), font hurler les guitares dans toutes les friches. Inventent une scène alternative dans le hors-champ des œillères de la culture officielle.

Pelletier

Philippe Pelletier. « La géographie sociale d'Élisée Reclus ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009). URL : `https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/PELLETIER/16638`.

Rés. : Élisée Reclus (1830-1905) était à la fois géographe et anarchiste. On l'a redécouvert à l'issue de Mai 68, dans un contexte académique marqué par la critique tant de la géographie classique vidalienne que de la « nouvelle géographie » considérée par certains comme trop quantitativiste ou marxiste. Héritant d'un positionnement scientiste et naturaliste, il était à la recherche de lois tant explicatives que prospectives, c'est-à-dire porteuses d'un « déterminisme relatif » pour reprendre l'expression du généticien contemporain Albert Jacquard. A la fin de sa vie, Reclus se risqua à établir, non sans prudence, trois lois : « La "lutte des classes", la recherche de l'équilibre et la décision souveraine de l'individu, tels sont les trois ordres de faits que nous révèle l'étude de la géographie sociale et qui, dans le chaos des choses, se montrent assez constants pour qu'on puisse leur donner le nom de "lois". »

Reclus et al.

Élisée Reclus et al. « Ils lancent la foudre ». In : *Le Monde Diplomatique*. Comment naissent les révolutions (mai 2009), p. 17. URL : `https://www.monde-diplomatique.fr/2009/05/A/17063`.

Rés. : « L'histoire nous enseigne que les défenseurs du privilège ne céderont pas de bonne grâce à la poussée d'en bas. »

Roumier

Théo Roumier. « Éditer l'anarchisme, inspirer les gauches ». In : *Mediapart* (15 juin 2025). URL : https://www.mediapart.fr/journal/culture-et-idees/150625/editer-l-anarchisme-inspirer-les-gauches.

Rés. : Au-delà de l'intérêt patrimonial ou historique, éditer les penseurs anarchistes et faire circuler les théories et expériences libertaires, c'est continuer d'interroger le rapport de nos sociétés au pouvoir, aux dominations et à l'autorité.

Stirner et al.

Max Stirner et al. « Citations ». In : *Le Monde Diplomatique*. Les Anarchistes (jan. 2009), p. 18-20. URL : https://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/A/16657.

Rés. : « Le peuple meurt de faim, et il n'a pas même le droit de dire qu'il meurt de faim. Eh bien, moi, j'ai pris le drapeau noir et j'ai été dire que le peuple était sans travail et sans pain. Voilà mon crime. Vous le jugerez comme vous voudrez. Vous dites que nous voulons la révolution. Mais ce sont les choses qui font les révolutions. »

Références sonores

Malabou et al.

Catherine Malabou et al. *Aux ordres de l'anarchie*. Sous la dir. d'Adèle Van Reeth. France Culture. Nov. 2021. URL : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-anarchie (visité le 14/01/2026).

Rés. : - Les philosophes sont-ils des anarchistes refoulés ? - Proudhon, « La propriété, c'est le vol » - L'utopie en pratique - Emma Goldman, « la femme la plus dangereuse de l'Amérique ».

Pereira et al.

Irène Pereira et al. *Le renouveau de l'intérêt pour l'anarchisme*. Sous la dir. de Géraldine Muhlmann. France Culture. Avr. 2024. URL : https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-d-ou-vient-l-attrait-pour-l-anarchisme-aujourd-hui (visité le 14/01/2026).

Rés. : L'émancipation des femmes ; la mémoire des souffrances de l'esclavage, le souci de comprendre ce qu'il en reste dans les consciences ; ou encore, la lutte pour soustraire la nature à la domination humaine : la famille anarchiste a été sensible à tous ces enjeux, souvent avec une remarquable précocité. C'est peut-être une raison de l'attirance qu'elle suscite en ce moment.